

## XYZ. La revue de la nouvelle

### L'école de force

Josée Marcotte



Numéro 132, hiver 2017

École : un lieu autre pour un autre soi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87431ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Jacques Richer

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Marcotte, J. (2017). L'école de force. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (132), 48–52.

# L'école de force

Josée Marcotte

[...] la saison où on reste enfermé dans sa chambre parce qu'on est vieux et qu'on a peur d'attraper du mal dehors [...].

RÉJEAN DUCHARME, *L'hiver de force*

MARGE a de graves problèmes à l'école, et ses notes ne cessent de dégringoler, en slinky qui descend l'escalier. Elle manque de concentration pour bien comprendre ses leçons. Elle oublie régulièrement son sac à dos rose fluo sur son pupitre lorsque la cloche de fin de classe résonne ou elle se trompe d'autobus jaune-orange-tous-pareils pour retourner chez elle. Parfois, les deux en même temps... Sans ses cartables, Marge, au fin fond d'un autre rang.

C'est que, dans la classe, dans la cour de récréation et même dans l'autobus, les élèves lui crient des noms. Ils la traitent de « magnolia », d'« iris », et souvent même de « pivoine » et d'« amélanchier »... Marge souhaiterait riposter, leur répondre vite, du tac au tac, mais aucun son ne sort de sa bouche, qui demeure close. Excepté lorsqu'elle est interrogée par le professeur Laurent, avec ses narines larges de troll et sa parlure d'ancien hippie qui s'obstine à leur faire réciter les tables de multiplication. Elle ne comprend pas en quoi c'est important. Et ce n'est qu'une fois rendue chez elle, seule dans sa chambre, qu'elle lance enfin un maigre soupir à son oreiller, qu'elle varge ensuite de ses petits poings blancs bientôt ouatés de sommeil.

Quelque chose a changé en elle, Marge le sait, cela s'insinue sous la peau. Non pas à la manière d'un torrent avec tournicotage et fracas sur la plaine aride, mais à la façon d'un brouillard qui avance et gouttelette son silence... La transformation s'est présentée sous la forme d'une nyctinastie.

48 Elle se replie sur elle-même, se referme pendant la nuit, pour

s'ouvrir avec le soleil du matin, une fleur assoiffée, endouleurie d'une tristesse sans nom, Marge.

— C'est depuis qu'ils me traitent de tous les noms, surtout d'amélanchier. Pis ça qui m'arrive. La nuit, je me replie, dit-elle, entre deux sanglots. J'me comprends pas...

— *Et t'arrives pas à te défendre ?*

— Mais qu'est-ce qui me reste à faire ? demande Marge, affolée, ayant osé expliquer le phénomène étrange à Princesse Apocalypse par un de ces matins froids de janvier où on ne mettrait pas un chien dehors.

Celle-ci lui répond, à tout hasard, pour la rassurer :

— *Voyons voyons, il nous reste... à faire ce qu'on va faire.*

— Qu'est-ce qui va rester de MOI après ce qu'on va faire ?...

— *Toi et MOI. Et si on s'accroche pas, si on s'en souvient même plus, il va encore rester ce qui va rester. C'est-à-dire qu'il va rester encore toute la place, c'est-à-dire notre pleine liberté...*



Si les paroles et l'arrivée de Princesse Apocalypse au cœur du secret de Marge permettent à cette dernière d'accueillir une sorte d'effet calmant sur son esprit embrumé, celui-ci est par contre de très courte durée, à l'image de l'éclosion d'une hémérocalle. Car dès son apparition, Apo a décidé de *faire ce qu'elle va faire*; hurluberluminée par cette idée de rencontrer la direction de l'établissement, elle souhaite mettre en lumière l'intimidation subie au quotidien et, forcément, à coup sûr, y mettre un terme.

Cette intervention, pourtant surgissement du meilleur instinct de survie, ne donne pas le résultat escompté sur le terrain. Les jeux d'enfants vont s'intensifiant, jusqu'à ajouter les corps aux mots. Une fois les enfants concernés bien sermonnés, ils l'attendent après le dernier cours. La fillette est battue, un char pis une barge. En arrache pour en revenir

à soi. C'est donc à une Marge blessée aux étamines, au pistil et à la corolle que Princesse Apocalypse ouvre la porte au retour des classes :

— *Oh non, c'est pas vrai, ça s'peut pas...*

— ...

Un médecin la dispense des cours d'éducation physique, mais pas des insultes des camarades. Les « violette », « pavot » et « pissenlit » volent, alors que les surveillants s'envolent, étant toujours affairés ailleurs. Les coups, appelés à d'autres vents et victimes, ne reviennent heureusement plus.

Marge se remet tant bien que mal les semaines suivantes. Écrasée au sol par son échec, Princesse Apocalypse se tait, dissociée de la parole, et tombe dans un grand et inextricable mutisme. On cicatrise. La solitude enfle et gonfle, gorgée d'elle-même, de rien, du vide qui remplit. La nyctinastie prend encore plus de place — c'est que Marge commence à se replier en plein jour également. Elle ne sait comment vivre ainsi. Comment vivre. Quand le manque de lumière altère sa floraison. Et ses fichues notes qui ne s'améliorent pas.



Quitter l'école n'est pas une option. S'enfermer dans sa chambre pour ne plus en sortir n'est pas une option. Se branlebasser est une solution trop radicale.

Il faut chercher alors à se faire toute petite, toujours plus petite, creuse, transparente. Se vider de tout ce qui encombre au-dedans, devenir aussi translucide que la « fleur squelette » sous la pluie. Elle passe ses récréations recluse dans un cabinet des toilettes des filles dorénavant, la porte bien barrée, à attendre que le temps s'écoule, les yeux sur la montre au poignet ; et son heure du midi, barricadée dans la bibliothèque de l'école, en silence, à lire, tout. Tout, c'est un peu rien, n'importe quoi. Ça semble la meilleure option, insufflée par Apo. Marge attire malgré tout l'attention, les quolibets et les persiflages, entre deux déplacements furtifs latéraux. La meute

insignifiants, dont il faut arracher les bourgeons jour après jour, comme les ailes vulgaires de la mouche noire. On n'a jamais entendu une fleur ni une mouche crier de douleur.

Après quelques mois de ce régime, Princesse Apocalypse n'en peut plus :

— *Ki manche da marde !*

— Hein ? répond Marge, elle-même surprise par l'éruption éruptive.

— *Ils réussiront pas, ces hosties-là ! Avec MOI, tu vas voir, on va devenir plus intelligentes que ces fendants-là. Sors tes cahiers. On va devenir premières de classe, viarge, pis même si on veut pas s'en sortir, on va s'en sortir pareil ! Tchèque-nous bin aller, toé chose. Ce qui reste, c'est ça, c'est toi et MOI...*

Marge n'avait jamais ressenti cette colère auparavant, qui rameute les troupes pour la révélation, la fin d'un monde, l'Apocalypse.

— OK. T'as bin raison. *Ki manche da marge !*



Marge manqua de soleil dans le jardin d'école pendant de nombreuses années. Cela retarda sa floraison, assurément, mais Princesse Apocalypse fournit à la jeune femme qu'elle allait devenir tous les éclats nécessaires pour aller de l'avant, telle une vivace.

Sorte de tuteur, un jour, elle s'avança vers Marge, prête, les bras ouverts :

— *L'école est finie. Viens, ensemble, on va se tenir drettes. Approche, dit-elle en pointant enfin sa poitrine.*

Elle referma ses bras sur Marge, sans jamais relâcher son étreinte depuis. Marge pleura doucement, longtemps.

— *Ce qui nous reste, c'est l'école de force, comme l'hiver et sa camisole, et un espoir de fou.*



Aujourd'hui encore, il nous reste notre *Flore laurentienne*.  
Et le rien, le vide à remplir. Notre liberté.

Ils n'ont rien compris. Son nom, c'est « Marguerite ». Elle n'était pas destinée à mourir fanée dans la cour d'école, mais à fleurir au sein de Princesse Apocalypse, à la boutonnière du Poète.